

La fête du cinéma

Claudie Asselain-Missenard

La scène se passe dans un collège. On atteint la mi-juin. Sur le calendrier officiel, la fin de l'année scolaire, c'est pour le 2 juillet. Les conseils de classe sont presque tous passés, sauf ceux des cinquièmes, bénie soit la souveraineté parentale qui permet de repousser au maximum le bilan de ce niveau. Et cela fait un moment qu'« ils » ne font plus grand chose. On a lutté pour les faire travailler, si, si, un max. Mais là, à une semaine de l'arrêt de jeu et deux semaines du terme officiel, c'est le grand lâcher. Dans les collèges, c'est la fête du cinéma tous les jours. Les sixièmes partent légers : au programme, trois goûters et quatre films. Au début ils sont contents. Et puis quand même, c'est pas si terrible que ça, le goûter de huit heures et demie du matin ! Et puis s'enquiller des films en continu, ça finit par lasser : on regretterait presque un bon vieux cours de maths. Pourtant, si un quelconque adulte imprudent tente d'imposer de sortir un cahier, c'est la lutte unanime. Impossible. Insupportable. « Vous allez pas nous faire travailler, madame ! ».

« Y a qu'vous pour faire un truc pareil ». Et vous voilà, vous le gentil prof de maths, estampillé à l'unanimité bourreau d'enfants.

La scène se passe dans un lycée, un peu plus tôt en saison. Là, c'est plus dans un moulin que dans un cinéma que l'on peut imaginer se trouver. Les quelques élèves présents font leur marché dans les matières scolaires, souvent au dernier moment : « Tu vas en maths, toi ? Et en français ? ». Les professeurs échantonnent leurs données du jour : « Tu en as eu combien, des STG ce matin ? Et tu leur as fait quoi ? ». Les rares élèves que l'on croise dans les couloirs et qu'on n'a pourtant pas vus en cours se justifient maladroitement : « Mais madame, il fallait qu'on révise le français »... Ben voyons...

La scène se passe par un beau soir de juin dans une famille ordinaire. Le grand, qui est en seconde, vit sa vie comme il l'entend. Par contre, sur le plus jeune, qui est en quatrième, il y a encore un peu de prise. « Mais maman, je vais pas aller en cours. Il n'y a plus personne. Les profs ne nous font plus rien ! » (variante : font passer des examens / ne sont pas là / nous passent des films / nous mettent sur l'ordinateur / nous laissent jouer dans la cour...). Là, deux cas sont possibles : soit on est dans une famille CAMIF (désignation désuète pour dire une famille de profs), et là, pas de quartier, « mon fils, tu iras en classe jusqu'au dernier jour » ; ou bien on est dans une famille autre, et la plupart du temps, la détermination du minot, *in fine*, a raison de la molle opposition parentale.



Mais qu'est-ce qui fait que nos années scolaires, après avoir été une course échevelée de neuf mois, se terminent ainsi en eau de boudin ? Elles ont un début, mais pas de fin. Elles ne se terminent pas, elles s'effilochent, se délitent, se décomposent.

Supprimer la fin de l'année ?

Comment lutter contre ce cercle vicieux, élèves absents au motif que les profs ne font plus travailler et profs qui ne font plus travailler au motif que les élèves sont absents ? Un humoriste suggérerait bien une solution : supprimer la dernière semaine des années scolaires. Evidemment, en êtres férus de logique que vous êtes, vous voyez tout de suite les conséquences qu'auraient une telle décision. Et vous ne souhaitez pas voir adopter une solution aussi radicale. Même si elle serait de nature à résoudre du même coup la totalité des problèmes d'éducation qui se posent à la Nation !

Une volonté de l'institution

L'institution affiche la volonté de reprendre la main sur les fins d'années scolaires, d'aménager un calendrier qui limite ces périodes d'incertitude. En témoigne le langage ferme que tient le BO du 23 décembre 2010 donnant les instructions pour le calendrier de fin de l'année scolaire 2010-2011. Mais, hormis le vocabulaire guerrier employé, il ne contient guère d'avancées spectaculaires.

D'abord parce que la « reconquête du mois de juin » est plus facile à dire qu'à faire. Les contraintes sont nombreuses, des nécessités de l'industrie hôtelière à l'organisation des examens, des lourdes procédures d'orientation au casse-tête des affectations, des sacro-saintes habitudes des uns aux billets à tarif réduit des autres. Entre les intentions affichées et la réalité, il ne semble pas y avoir totale adéquation. D'autre part parce que, si l'on regarde sur

les vingt-cinq dernières années, on voit que l'institution elle-même a fonctionné de façon erratique sur la question, du genre un pas en avant, deux pas en arrière, au gré de la pression des uns et des autres. Et quand les choses sont difficiles et le pilotage pas net, évidemment, il faut s'attendre à ce que la machine ne fonctionne pas correctement.



Une certaine paresse des individus

Au niveau des individus, la réaction n'est pas non plus exemplaire. Rares sont les lieux où le corps enseignant réagit de façon collective et constructive. Ils existent cependant : initiative pour proposer des séances de révision construites, pour regrouper les élèves autrement qu'en groupe classe, pour se saisir de ce temps un peu particulier pour travailler différemment... Mais l'individualisme et le chacun pour soi restent souvent les pratiques prédominantes : chacun bricole dans son coin. Les élèves jouent sans difficulté de ce manque de coordination. Les plus acharnés des enseignants résistent encore et tentent, envers et contre tous, de finir leur programme (mais souvent dans une grande solitude, les élèves même pré-

sents physiquement ne sont plus vraiment là). On survit en attendant la date officielle qui nous donnera en toute bonne conscience le droit d'être en grandes vacances à 100%. Quant à l'idée que les enseignants pourraient se précipiter en foule pour soutenir les fermes tentatives de leur ministère de tutelle, c'est tellement à contre-culture que personne n'y songe.



Un symptôme inquiétant

Mais ce que révèle ce dérèglement des fins d'années scolaires est plus inquiétant qu'il n'en a l'air.

Le vrai problème se situe sans doute bien au-delà d'une affaire de calendrier. Ce n'est pas en décalant les épreuves du DNB au 7 juillet ni en simplifiant à outrance les modalités du baccalauréat que l'on résoudra le problème.

Ce sont les ressorts principaux du système qui sont en cause. La question fondamentale est celle du « Pourquoi vas-tu à l'école ? ». La réponse à cette question a fait l'objet d'un glissement de « Pour apprendre » à « Pour avoir de bonnes notes ». Le passage dans la classe d'après devient l'enjeu. En lieu et place de l'acquisition de connaissances et de compétences. Et ce quelle que soit la réalité de ce que ce passage atteste (et nous sommes

bien placés pour savoir que dans de trop nombreux cas, ce passage n'atteste pas grand chose). Et une fois atteint cet enjeu qui est un leurre, peu importe que l'école tente vainement de continuer son œuvre. Ainsi, foin de chapitres entiers qui risquent de faire défaut l'année d'après. Puisqu'il y aura « année d'après », le but est atteint. La question « Sera-t-on armé pour y comprendre quelque chose dans cette année d'après ? » est absolument hors du champ conceptuel de l'élève.

Et ce détournement des buts, c'est nous qui l'avons construit peu à peu. Avec notre arme des notes, avec notre spectre du redoublement, qui sont nos pauvres défenses résiduelles, nous avons gravement fait perdre aux élèves eux-mêmes la perception des vrais enjeux de l'éducation.

Dans les pays où aller à l'école est une chance réservée à une petite minorité, la question du sens de l'école se pose autrement. Sans souhaiter revenir des siècles en arrière, une réflexion est à mener en adulte et avec les élèves pour redonner un sens à leur présence dans les murs de l'école. Un travail titanesque ! Qui nécessite sans doute aussi de relâcher la pression forte qui pèse sur leurs épaules et dont on voit les effets pervers justement quand elle se relâche.

C'est donc bien le sens de l'école et la perception de son rôle qui sont à reconstruire si l'on veut travailler sur le fond et non sur les symptômes.

Mais, soudain, au beau milieu de ma méditation sur l'ampleur de cette tâche, une pensée affreuse me traverse. Dans un pays rêvé où aller à l'école et apprendre seraient juste un plaisir, les fins d'année se termineraient dans le déchirement et les larmes pour les élèves comme pour les professeurs ! Ce serait drôlement triste !